

© 2023 Dominique Thiebaut

Publication : Société Bookelis
2 rue Gutenberg, 44 980 - Sainte Luce sur Loire
Imprimé en France

Illustration : Dominique Thiebaut

ISBN : 979-10-424-1604-1
Dépot légal : novembre 2023

SOUS LE POIDS DES BLESSURES

Préface

Au cœur de chaque enfant, les fondations de l'enfance se dressent sur le socle fragile des comportements des adultes qui l'entourent. Dans un monde où la confiance et l'amour devraient être leurs boucliers, parfois, ces précieux gardiens se muent en bourreaux silencieux. Les cicatrices de l'innocence violée laissent une empreinte indélébile, comme des stigmates gravés à jamais dans l'âme meurtrie.

Pourtant, au sein de ces ténèbres, une lueur d'espoir brille faiblement. Car les traumatismes, aussi dévastateurs soient-ils, ne scellent pas irrévocablement le destin d'un enfant meurtri. Les blessures peuvent guérir, les cicatrices s'estomper. Chaque fragment d'un passé douloureux peut devenir une force, une dynamique qui guide vers un avenir radieux. Il n'est pas question ici d'effacer le passé, car les souvenirs sont des pierres angulaires de notre identité. Au lieu de cela, il s'agit de faire le choix audacieux d'une attitude positive, d'une résilience sans faille. Comme des herbes folles qui émergent des fissures du béton, l'enfant maltraité peut trouver la force de grandir, de

vaincre les blessures qui auraient pu le briser.

Ce récit se tisse entre les lignes de ces cicatrices, entre les souffrances passées et les promesses de lendemains meilleurs. Il raconte l'histoire d'un enfant qui a su transcender les traumatismes de son enfance, portant sur ses épaules le poids du passé, mais marchant résolument vers un avenir radieux.

Dans les pages qui suivent, vous découvrirez les rêves brisés, les luttes et les triomphes de Nathan, bafoué par la cruauté du monde, mais résolu à trouver la rédemption. Son histoire vous invite à écouter, à comprendre et à embrasser la résilience inébranlable qui réside en chaque être humain.

Que cette quête de guérison et de reconstruction inspire nos propres chemins, et que l'enfant qui sommeille en chacun de nous trouve la force de vaincre les épreuves, d'écrire sa propre histoire et d'illuminer le monde de sa lumière intérieure.

*Mon enfance n'a été qu'un ténébreux
orage, traversé çà et là par de
brillants soleils.*

Charles Baudelaire

PREMIÈRE PARTIE

JOYEUX ANNIVERSAIRE

Chapitre I

Les flammes des bougies tremblotaient, conscientes de leur fragilité face à l'imminence de mon souffle destructeur. Je conservais difficilement l'air dans mes poumons, essayant de prolonger davantage la danse chaotique et fascinante des flammèches. Vint l'instant fatidique où je ne pus me retenir plus longuement et déchaînai la tempête qui éteignit les plumets d'or. L'excitation était à son comble, et je contemplais, d'un air ébahi, les fumerolles s'élevant au-dessus du gâteau. Un tonnerre d'applaudissements s'éleva autour de moi, accompagné de « bravos » et de l'indispensable « joyeux anniversaire ». En ce mois de mai 1999, je fêtais mes huit ans et partageais ce moment fantastique avec mes parents et mon frère Nathan. Je n'ai jamais oublié cet anniversaire, le dernier que je passais avec insouciance, vivant le flux de la vie avec l'innocence de l'enfance, avant que tout bascule et me brise en mille morceaux.

— Le cadeau ! Le cadeau ! s'écria Nathan, les yeux brillants d'impatience à côté de moi. Moins de trois ans nous séparaient, lui, l'aîné, modèle à mes yeux, rempli de courage et

de fierté, assumant son rôle de grand frère exemplaire.

Nous habitions un appartement modeste dans le quartier populaire de l'Épeule à Roubaix, dans la rue Brezin. On était loin du quartier du début du XXe siècle où les commerçants et les estaminets étaient nombreux. C'étaient alors des années flamboyantes pendant lesquelles la révolution industrielle avait déjà transformé Roubaix en un centre textile prospère. Les courées étaient légion à cette époque avec la proximité des filatures et des ateliers de tissage. Tout cela disparu avec le déclin de l'industrie textile entraînant des conséquences économiques et sociales importantes. La fermeture des usines avait entraîné la perte d'emplois et des difficultés économiques pour de nombreuses familles, y compris la nôtre. Mais, la politique de rénovation menée depuis de nombreuses années par les différentes équipes municipales de gauche, permit la reconquête active de nombreuses friches industrielles délaissées par la crise. Le quartier de l'Épeule, n'y échappa guère dont l'habitat était principalement constitué de petites maisons en briques. Les loyers abordables dans notre immeuble permirent à mon père d'y loger sa famille. Je partageais une des deux chambres avec Nathan et cette promiscuité ne me dérangeait pas le moins du monde, bien au contraire. Du haut de mes huit ans, j'observais mon frère avec admiration et respect, le voyant presque comme un être divin à qui j'obéissais sans hésitation.

— Tiens, me dit ma mère en me tendant un paquet emballé d'un papier défraîchi et d'un ruban doré. « Encore bon anniversaire mon chéri. »

Je pris délicatement le précieux colis, mes yeux alternant entre mon frère et mon père qui souriait chaleureusement. La vue de son sourire m'emplit de joie, car il était si rare de le voir ainsi de nos jours. Autrefois, notre père était affectueux et présent,

nous offrant des jeux merveilleux avec mon frère, s'embarquant dans des rôles de dragons féroces ou de montures pour nous promener autour de la table du salon. À cette époque, mon père était le plus beau et le plus fort ; c'était mon modèle pour apprendre et découvrir le monde extérieur. Mais, aujourd'hui, le temps avait changé ; l'homme distant et triste qui vivait avec nous ne s'impliquait plus autant et parfois élevait la voix lorsqu'il discutait avec ma mère. À mon âge, je n'avais aucune idée de ce qu'était un métier, un travail ou un salaire. Il fut un temps où je ne le voyais que le soir, au retour de son lieu de travail dont je ne connaissais rien. La seule chose qui comptait à mes yeux était sa présence. Pourtant, avec le recul, je compris que la récente perte d'emploi de mon père était probablement à l'origine des tensions entre lui et ma mère. Je ressentais alors les changements qui s'opéraient autour de moi, leur éloignement l'un de l'autre, et la tristesse qui s'emparait insidieusement de ma mère.

Aujourd'hui, jour de mon anniversaire, je retrouvai mon père affectueux et attentionné. Mes yeux s'illuminèrent en déchirant le papier cadeau qui protégeait mon mystérieux présent. Mon cœur battit la chamade en découvrant la boîte, ornée d'un décor de véhicule de pompiers avec sa grande échelle. Je ne m'attardais pas sur les déchirures de l'emballage et les scotchs qui tentaient de les maintenir ensemble. Seul le présent comptait et les imperfections passaient au second plan.

— Houa ! La chance, s'écria Nathan.

— Voilà un beau camion, renchérit ma mère. J'espère qu'il fonctionne bien.

Pourtant, dans les yeux de mon père, je perçus une douleur muette qui m'émut profondément, comme si quelque chose d'indéfinissable se cachait, une inquiétude qu'il ne voulait pas me transmettre, pour préserver mon bonheur innocent. Ses

lèvres tremblèrent lorsqu'il souffla qu'il n'était pas certain à cent pour cent que le jouet fonctionne comme prévu. Bien que la tristesse traversât fugitivement le regard de ma mère, je ne dis rien, trop heureux à l'idée de passer des heures interminables à jouer avec ce nouveau jouet. En dépit de tout cela, je me réjouissais de cette nouvelle acquisition. Comme si le destin nous avait souri, mon frère et moi réussîmes à faire fonctionner le jouet, provoquant un soulagement général. Le véhicule se mit à émettre une sirène assourdissante qui dérangerait rapidement mon père, suscitant une altercation entre mes parents.

— Arrêtez ce vacarme, s'écria-t-il au bout d'un moment. On va encore avoir les voisins sur le dos.

— C'est son anniversaire quand même, répliqua ma mère en regardant mon père avec colère. Si on ne peut pas fêter ça sans un peu de bruit, c'est bien dommage. Et si les voisins se plaignent, je leur expliquerai, moi.

La désapprobation de ma mère avait été particulièrement cinglante, lui arrachant une grimace qui ne laissait planer aucun doute sur l'imminence d'une nouvelle altercation. Ignorant des tensions qui s'étaient accumulées, j'étais joyeusement occupé à faire rouler mon camion en criant à pleins poumons le "pin-pon !" de circonstance.

— Allez jouer dans votre chambre, demanda ma mère, vous aurez toute la place nécessaire.

— Et le gâteau ? demanda Nathan.

— Ah oui, le gâteau. Où avais-je la tête ? Je n'y pensais plus. Qui en veut ?

La journée s'acheva dans la chambre où mon frère et moi avons lutté contre les flammes invisibles de multiples incendies. Le repas du soir se déroula avec une rare léthargie, mon père semblant perdu dans ses pensées alors que ma mère

répondait à mes questions avec une timidité inhabituelle, je devais insister à chacune de mes demandes pour enfin être entendu. Un étrange silence s'installa, me remplissant de malaise alors que Nathan restait sagement assis à sa place, sans esquiver le moindre mouvement, ne faisant pas le pitre, contrairement à son habitude. L'heure du coucher fut le moment où la tension accumulée par mes parents explosa. Nathan et moi étions allongés dans notre lit, quand la dispute éclata, tel un orage menaçant un soir d'été. Je ne saisisais pas les motifs évoqués par ma mère, ni les arguments assenés par mon père. Cela m'importait peu de connaître le sens des mots, je ressentais profondément que quelque chose n'allait pas et je pleurais en silence, le cœur serré.

— T'en fait pas Léo, je suis là.

Les paroles de Nathan ne me réconfortèrent guère, et l'angoisse me noua le ventre jusqu'à ce que le sommeil arrive.

Je me réveillais le lendemain matin avec les bruits familiers de Maman qui s'affairait dans la cuisine. J'avais l'esprit serein et presque oublié l'altercation de mes parents qui s'était éternisée bien après que je ne m'endormis. Il me tardait de me lever pour reprendre mes jeux avec Nathan et mon nouveau jouet. Mon frère dormait encore et je sortis de la chambre sans un bruit. Je retrouvais ma mère qui achevait la vaisselle de la veille. La table était déjà disposée pour que Nathan et moi puissions déjeuner, le paquet de céréales et le lait trônant au milieu et les bols attendant qu'on les remplisse.

— Bonjour M'man.

Elle se retourna, surprise et m'adressa un sourire qui me réconforta et balaya le reste de mes inquiétudes de la veille.

— Bonjour mon trésor. Tu as bien dormi ? Ton frère dort encore ?

Elle m'embrassa en me soulevant du sol, faisant claquer ses lèvres sur mes joues rebondies en m'étreignant à en suffoquer.

— Arrête, Maman, je peux plus respirer et j'ai faim.

Elle arrêta de me chahuter en riant et me reposa sur une des chaises, devant le bol filigrané à mon prénom. Une fois servi de lait et d'une abondante quantité de délicieuses céréales, j'enfournais cuillère sur cuillère sans aucune retenue.

— Ne va pas si vite pour manger, tu vas t'étouffer.

Je ralentis un temps mes bouchées, mais l'envie de poursuivre mon combat contre les multiples incendies à la tête de mon camion rouge eut raison de ma patience et je terminais mon petit-déjeuner, la bouche pleine à craquer.

— Hier, dans mon lit, je vous ai entendus crier, je n'ai pas aimé et j'ai eu peur. Pourquoi vous vous disputez ? C'était mon anniversaire et je n'aime pas quand on crie.

Ma mère resta sans voix pendant quelques instants, les yeux légèrement larmoyants.

— Ce n'était rien mon trésor, papa et moi on est un peu... tendus en ce moment. Mais cela va passer et on va redevenir une famille formidable.

— Oui, mais je n'aime quand même pas quand vous criez tous les deux.

Nathan arriva à ce moment-là, nous regarda d'un drôle d'air et alla s'asseoir devant son bol sans un mot.

— Bonjour Nathan, dit Maman, en observant mon frère. Tu vas bien mon grand ?

— Hmm, fut sa seule réponse avant qu'il ne se serve de céréales et commence à manger en faisant des bruits de mastication exagérés.

Ma mère devina que leur dispute de la veille avait également perturbé Nathan.

— Je suis désolée que vous nous ayez entendus hier soir.

Nous vivons une période difficile, votre père et moi, mais cela va s'arranger, vous verrez. Dès que papa aura retrouvé du travail, tout va redevenir comme avant et...

— Pourquoi tu ne nous as pas dit que papa n'avait plus de travail ? Et pourquoi il a plus de travail ? Il est où papa ? Pourquoi vous vous disputez tous les jours ?

Nathan martelait Maman de questions avec une expression que je ne lui connaissais pas. Était-ce de la colère qui se cachait dans ses yeux ? Mon cœur s'alourdit alors que je voyais défiler devant mes yeux mes repères familiaux, s'évaporant dans cette atmosphère étouffante. Je restais immobile, ne sachant que faire devant cette scène qui me dépassait. Maman se mit à pleurer, le visage enfoui dans ses mains. Tous mes espoirs reposaient sur Nathan, mais il semblait impassible, comme engoncé dans un silence hostile. Je ressentais une tristesse indescriptible devant le chagrin de ma mère qui ne m'était pas familier et qui étrangement m'apparaissait comme une étrangeté. Je ne pouvais que la regarder, ne sachant comment ramener la quiétude dans notre famille. Que se passait-il ? Je ne comprenais pas.

Chapitre 2

La veille de cet anniversaire, Francis Bugier refermait la porte du secrétariat, une nouvelle fois dépité de n'avoir pu trouver un travail, même temporaire. Ce n'était pourtant pas faute de chercher, mais les emplois ne couraient plus les rues et les patrons embauchaient difficilement. Il y a encore peu, il travaillait dans une petite fabrique métallurgique, mais le ralentissement de l'activité économique du début des années quatre-vingt-dix eut raison de l'entreprise qui fut obligée de se défaire de certains employés. Francis fut dans la première vague de licenciements et se retrouva au chômage avec une famille à nourrir et un loyer à payer. Il s'était bien sûr inscrit à l'ANPE¹ comme les trois autres millions de Français, mais cette situation, qu'il espérait transitoire, s'éternisait et il en éprouvait une humiliation réelle. Il repensa à sa famille, qui comptait sur lui pour subvenir à leurs besoins : Isabelle, son épouse fragile psychologiquement qui était incapable d'obtenir un emploi, Nathan, l'aîné ombrageux et Léo qui fêterait son huitième anniversaire demain. « *Mince, je dois trouver son cadeau* » repensa-t-il. Il compta le peu d'argent que contenait son portefeuille et se mit en quête d'un magasin de jouets,

1 ANPE : Agence Nationale pour l'Emploi

arpentant de nombreuses rues avant de s'arrêter devant une vitrine annonçant la liquidation totale des stocks. C'était un magasin qui avait connu des meilleurs jours, une relique de l'âge d'or des boutiques indépendantes. La bâtisse se dressait fièrement devant lui, une façade de bois peint qui lui rappelait un passé lointain. Une inscription indiquait la vente de jouets neufs et d'occasion. L'hésitation fut de courte durée et lorsque Francis poussa la lourde porte du magasin, une clochette se mit à sonner dans l'obscurité de la pièce. Les rayons, faiblement éclairés par des néons grésillants, semblaient témoins du temps qui s'était écoulé depuis que ce commerce avait ouvert, et les quelques jouets encore présents sur les étagères se mêlaient aux souvenirs d'un passé pas si lointain. Francis s'avança avec espoir, à la recherche d'un trésor caché dont il pourrait en faire la surprise à Léo. Alors qu'il faisait le tour des rayons, une voix s'éleva derrière lui, brisant le silence et lui arrachant un sursaut.

— Je peux vous renseigner ?

Francis fit volte-face, et à travers l'atmosphère sombre du magasin mourant, ses yeux tombèrent sur le vieil homme, debout derrière son comptoir. Sa carrure frêle et ses cheveux grisonnants en disaient long sur son âge avancé, et ses yeux fatigués trahissaient les années de labeur passées à maintenir ce lieu à flot. Il était vêtu d'une antique blouse grise, lui donnant l'air d'un instituteur des années cinquante, et il se fondait parfaitement dans le décor sinistre de sa boutique qui proclamait son déclin.

— Bonjour Monsieur. Voilà, heu... je suis à la recherche d'un jouet pour mon fils qui va avoir huit ans.

— Vous voulez un article en particulier ? Il ne me reste plus grand choix.

— Euh, non, je n'ai rien de précis en tête et je pense que n'importe quel jouet fera l'affaire pour un enfant aussi jeune.

J'ai vu que... vous vendiez des jouets d'occasion. Vous pouvez me montrer ce que vous avez ?

Demander un article de seconde main humiliait Francis, mais avait-il le choix ? L'homme l'examina par-dessus ses lorgnons d'un autre âge pendant quelques instants, puis dirigea son client vers un recoin situé au fond de la boutique.

— Venez par ici, croassa le vieux boutiquier en désignant le rayon. Voilà tout ce qu'il me reste. Ces jouets ont très peu servi et sont en bon état.

Francis fit le tour du rayon des yeux en inspectant tous les articles. Certains avaient quand même du vécu et offraient un aspect des plus usagés, Son regard s'arrêta sur une boîte contenant un véhicule en modèle réduit, il remarqua les nombreuses réparations qui maintenaient l'emballage en un seul morceau.

— Je peux examiner le contenu de cette boîte, s'il vous plaît ?

Le vieux saisit le carton d'une main tremblante et en sortit un magnifique camion de pompiers qui au premier abord semblait en bon état. Il le tendit à son client qui feignit de le sonder sous toutes les coutures. C'était un jouet en tôle rouge et or dont les couleurs émaillées n'étaient que très peu abîmées, l'engrenage manuel de l'échelle fonctionnait à merveille.

— Combien vaut-il ? demanda Francis qui craignait un prix exorbitant.

— Cent francs². Et croyez-moi, c'est une bonne affaire.

Francis fit la grimace en repensant au contenu de son portefeuille, il n'avait pas prévu de dépenser autant pour le cadeau de Léo. Le budget du mois était déjà serré et leur endettement plombait depuis longtemps leur possibilité de dépenses. L'hésitation et l'air contrit de Francis n'échappèrent

2 100 francs équivalents à 15,24 euros

pas au vieux marchand.

— C'est que... en ce moment, je n'ai pas...

— Je veux bien descendre à quatre-vingts francs, parce que je vois que le prix vous paraît excessif. L'anniversaire d'un enfant est très important, mais c'est mon dernier prix.

Francis fit mine d'hésiter à nouveau, mais au fond de lui l'achat était déjà conclu.

— D'accord pour quatre-vingt répondit-il avec un grand sourire. Vous n'auriez pas, si ce n'est pas trop demandé, un papier cadeau, je...

Le commerçant reprit le jouet devant l'air embarrassé de son client et se dirigea vers son comptoir. Fouillant derrière, dans ce qui devait être un bric-à-brac poussiéreux, il en ressortit un papier cadeau suranné aux couleurs passées, ainsi qu'un ruban qui avait dû être doré. Sans demander si cela convenait, il entreprit d'emballer le jouet. Le résultat n'était pas des plus éblouissants, mais Francis n'osa pas émettre la moindre réflexion, trop content de ne pas avoir à acheter un papier cadeau qui serait déchiré au bout de deux secondes. Il régla le vieil homme et le remercia de nouveau pour son geste commercial.

Il repartit, le jouet emballé sous le bras. Il voyait déjà le regard illuminé de Léo en découvrant son cadeau. Bien qu'il ait récemment essuyé un refus d'emploi, il n'arrivait pas à se défaire de cette sensation d'optimisme et de confiance en l'avenir. Il savait que l'amour familial était le meilleur remède contre les aléas de la vie, mais il était conscient qu'un rien pouvait à tout instant suffire à faire basculer cette harmonie dans le désespoir.

Chapitre 3

Accoudée à la table de cuisine, Isabelle Bugier pleurait à chaudes larmes devant la lettre étalée devant elle. Malgré ses nombreuses relectures, elle ne parvenait pas à trouver de solution pour échapper à la décision tragique qui y figurait. Isabelle et son mari étaient tous deux des enfants uniques, et elle ne pouvait que se reposer sur Francis pour se sortir de ce problème. Depuis son mariage, elle avait coupé les ponts avec ses parents qui vivaient dans le Sud, et elle se sentait plus seule que jamais. Quand elle reçut la missive, elle avait deviné, avant de l'ouvrir, que ce ne serait pas une très bonne nouvelle. Ce n'était d'ailleurs pas la première lettre qu'elle recevait de cet expéditeur et n'y toucha pas pendant plusieurs heures, espérant par miracle qu'elle disparaisse. Elle en redoutait le contenu et avait retardé le moment fatidique et inéluctable de son ouverture. Isabelle était une fille menue et mélancolique, à l'esprit tourmenté, qui pouvait basculer dans la dépression à la moindre contrariété. Elle avait reçu une éducation stricte, faite d'interdits et de mises en garde, assénés par des parents autoritaires. Souvent dénigrée, on lui signifiait constamment son indécision et sa faiblesse dans la résolution des problèmes. Ses parents, désireux d'avoir un fils, lui reprochaient d'être une

filles, ce qui affecta beaucoup son développement social et émotionnel. Perdant régulièrement confiance en elle, elle exprimait ses angoisses par des phases plus ou moins longues d'abattement qu'elle surmontait difficilement. La rencontre avec Francis lui ouvrit la porte à une nouvelle vie, loin de ses parents qui avaient quitté la région et coupé tous les liens. Malgré cela, les traumatismes de son enfance restaient tapis dans un coin de son esprit, prêts à resurgir à la moindre contrariété. L'arrivée de ses enfants sembla lui apporter un certain équilibre, bien que fragile. Elle assumait son rôle de mère avec une prudence et une sagesse qui lui permettaient d'éviter les erreurs éducatives de ses parents. Quand elle se décida enfin à ouvrir la lettre, elle bloqua sa respiration et se prépara mentalement au choc des phrases. Rien que l'en-tête lui fit fermer les yeux et brouiller l'esprit. Les mots « *Huissier de Justice* » tournaient dans sa tête et n'étaient pas de bon augure. Elle se crispa et continua sa lecture. L'objet de la lettre la terrassa : *Mise en demeure*. Trois simples termes qui se substituaient au terme *Rappel* des précédentes missives et l'effrayaient, faisant s'écrouler le peu de stabilité psychologique qui lui restait. Les larmes brouillèrent sa vision et elle sanglota lentement.

C'est dans cette posture que Francis la trouva en rentrant. Il entendait les garçons qui jouaient dans leur chambre et fut soulagé qu'ils n'aient pas vu leur mère ainsi accablée. Il déposa le sachet contenant le cadeau de Léo et s'approcha de son épouse. Prenant la lettre posée devant Isabelle, il la lut et comprit l'attitude de sa femme. Il n'était pas trop surpris ; il s'y attendait même. Comme beaucoup de familles, ils étaient tombés dans l'engrenage du surendettement en contractant de nombreux petits emprunts ; c'était si facile d'avoir de l'argent. Francis était conscient que son licenciement et son chômage

avaient favorisé leur recours à des microcrédits, qui, en s'accumulant, grevaient inéluctablement leur peu de budget. Ce qui devait arriver, advint, il en avait la conséquence entre les mains. Il se sentait démuni face à tous les créanciers, qui allaient utiliser toutes les tactiques disponibles dans l'arsenal légal afin de récupérer le maximum de leurs dettes, si ce n'est la totalité. Francis enserra tendrement les épaules d'Isabelle et lui murmura quelques mots de réconfort pour l'empêcher de tomber dans un nouveau cycle dépressif qui l'empêcherait d'entrevoir une issue positive à leurs problèmes. Il connaissait bien le rôle négatif de ses beaux-parents, leur éducation stricte et dégradante qui avait fragilisé Isabelle. Mais aujourd'hui, c'était lui qui se sentait coupable envers elle, portant le fardeau accablant de la responsabilité. Isabelle s'arrêta enfin de pleurer et se redressa sur sa chaise, prenant lentement conscience de la présence de son mari.

— Comment va-t-on faire ?

« Bonne question » pensa Francis. Tout se résumait à cette petite phrase en fin de compte. Comment reprendre le contrôle de la vie quand tout semblait s'échapper ?

— Je n'en ai aucune idée pour l'instant, avoua-t-il. La boîte que j'ai contactée ce matin n'a pas besoin de soudeurs pour l'instant. Pas assez de commandes ou je ne sais quoi... Les raisons classiques qu'on fournit pour dire qu'on n'a pas besoin de vous. J'essaierai ailleurs demain.

— Demain sera pareil. C'est trop tard, ils vont nous jeter à la rue, vendre nos meubles, nous...

— Mais non, ne dis pas ça, ils ne peuvent pas, ils n'en ont pas le droit.

— Bien sûr que si, ils en ont le droit, cria-t-elle. Ils ont tous les droits et ce n'est pas toi qui les en empêcheras. Tout est de ta faute, pourquoi tu ne trouves pas de travail ? Qu'est-ce que

tu as fait aujourd'hui ? Tu es parti presque toute la journée pour ne voir en fait qu'une seule entreprise qui ne veut pas de toi. C'est bien la peine.

Les récriminations d'Isabelle, avérées ou non, le mirent en colère. Il observa le sachet sur la table contenant le camion de pompiers et fut amèrement déçu de l'attitude de son épouse. La mauvaise foi d'Isabelle de lui attribuer l'unique responsabilité de cette situation était inadmissible.

— Parce que toi, tu fais quelque chose pour qu'on s'en sorte peut-être ? Tu passes tes journées à la maison ou en promenade avec tes amies. Ce n'est pas ça qui ramène de l'argent à la maison. Remue-toi, cherche également du boulot. Tu n'es pas handicapée, tu peux faire des ménages ou je ne sais quoi. C'est trop facile de me mettre tout sur le dos, quand soi-même, on ne fait rien. Bouge ton cul, ma pauvre fille et arrête de pleurnicher à tout-va.

Le ton de Francis était monté et résonnait dans toute la maison. Un sujet de discussion en plus pour les voisins. Soudain, la porte de la cuisine s'entrouvrit, laissant passer le visage apeuré de Nathan.

— Retourne dans ta chambre, cria Francis. Ta mère et moi, on discute.

L'enfant hésita un moment, interloqué par le ton du père. Il regarda ses parents tour à tour, puis referma doucement la porte.

Francis reprit la lettre de mise en demeure et la relut une nouvelle fois, puis leva les yeux sur sa femme.

— Il est indiqué que la banque nous a envoyé plusieurs rappels. Tu ne m'as pas dit que tu avais reçu des courriers de relance. Pourquoi tu me les as cachées ? Elles sont où ? Isabelle baissa les yeux, mais ne répondit pas. Que dire ?

— Nom de Dieu, tu te rends compte des conneries que tu fais ? Pourquoi ne pas me les avoir montrées plus tôt, on aurait peut-être pu gérer et éviter cette situation.

— Je les ai jetées, je pensais qu'on arriverait à s'en sortir dès que tu aurais retrouvé un travail.

Francis secoua la tête, désabusé.

— En fait, tout est de ta faute Isabelle. Tu ne me fais pas confiance et maintenant, on est dans la merde. Je ne sais pas comment on va s'en sortir.

— Dès que tu auras retrou...

— Mais, putain, je viens de te dire que les boîtes n'embauchent plus. En plus d'être conne, t'es sourde.

Isabelle entendit les insultes, mais ne put réagir qu'en rougissant. Atterrée, elle semblait paralysée, endurant un cauchemar.

S'il regrettait ses paroles, Francis ne le dit pas, trop énervé pour redevenir l'homme aimant qu'elle connaissait.

— J'en ai marre de toi. Je vais faire un tour pour me calmer et réfléchir, puisque je suis le seul à pouvoir le faire.

Il sortit de la cuisine en jetant la lettre à la figure d'Isabelle. Elle entendit la porte d'entrée se refermer avec violence. Elle resta atablée un long moment, se remémorant les mots épouvantables que son mari lui avait dits. Était-elle effectivement fautive ? Avait-il raison ? Beaucoup de questions tournoyaient dans sa tête, mais aucune réponse ne vint la soulager. L'esprit davantage préoccupé par de multiples réflexions, elle remarqua enfin le sachet que Francis avait déposé en rentrant. Intriguée, elle le tira à elle d'un geste las, curieuse malgré tout de connaître son contenu. Elle en sortit un paquet emballé dans un papier cadeau vieillot. Elle décolla les rubans maintenant le papier et en sortit une boîte de jouet dont les nombreux scotchs en maintenaient la forme. La

représentation d'un magnifique camion de pompiers s'affichait sur le côté. Après un moment de réflexion, elle fit enfin la relation avec l'anniversaire de Léo et se remit à pleurer de plus belle.

Elle resta prostrée dans sa cuisine un long moment, les garçons n'osant pas approcher. Ils avaient entendu les cris du père, les pleurs de la mère et la porte d'entrée claquer.

Je n'osais pas bouger, attendant que tout cela finisse, qu'on me dise que tout était redevenu normal. Nathan était assis sur son lit, silencieux et la mine abattue. Les yeux me piquaient, mais les larmes ne vinrent pas, j'étais perdu et personne ne pouvait y remédier. À l'affût du moindre bruit, je distinguai enfin une chaise racler le sol et les talons de Maman résonner. Une porte de placard se referma avec un bruit discret. Que pouvait donc faire maman ? Pouvais-je enfin sortir de ma paralysie ?

Isabelle essuya ses larmes d'un geste de l'avant-bras, puis remit le carton dans son papier. Elle ruminait des idées confuses, se leva et se dirigea vers l'armoire où se trouvait l'objet qui lui amènerait l'apaisement. Le flacon d'anxiolytique trônait devant ses yeux, ultime recours pour calmer son angoisse. Elle n'en avait pas pris depuis longtemps, essayant de ne plus y recourir quand une crise la gagnait. Aujourd'hui, elle en avait besoin pour masquer les problèmes qui ne tarderaient pas à s'accumuler. Elle était consciente que l'automédication était dangereuse, surtout avec des psychotropes. Elle avait lu dans un article de journal que plus d'un quart des Français ingurgitait des anxiolytiques, antidépresseurs ou somnifères dont la consommation inadaptée provoquait dix mille décès par an, soit trois fois plus que les accidents de la route. Malgré tout, elle décapsula le flacon et d'une main tremblante renversa plusieurs cachets dans sa paume. Elle hésita à en avaler deux

ou trois, pour finalement n'absorber qu'un seul comprimé libérateur.

chapitre 4

Francis était accoudé au bar, écoutant d'une oreille distraite le brouhaha de la salle. L'endroit était bruyant et enfumé, la Loi Evin ne s'appliquait pas encore et nombre de clients tiraient sur leurs cigarettes en projetant la fumée vers le plafond. Il en était à son deuxième verre d'alcool et son esprit commençait à divaguer légèrement. L'effet sédatif et euphorisant du liquide le réconfortait, il ingurgita le reste d'un seul coup, grimaça et reposa le verre brutalement. Joey, le barman, lui jeta un œil en biais tout en continuant à essuyer le zinc. D'autres consommateurs étaient comme lui, accoudés au plateau du bar en sirotant leur boisson, les yeux dans le vague. Francis les regarda et pensa qu'il devait leur ressembler, anonyme et désœuvré. « À chacun ses soucis. » médita-t-il. Se retournant vers Joey, il leva son verre, signe d'une nouvelle tournée.

— Comment vont ta femme et tes gosses ? demanda le barman.

Francis venait régulièrement dans ce bar où il se contentait le plus souvent d'y boire une bière ou deux avant de rentrer chez lui. Le fait qu'il boive plus que d'habitude et un alcool fort, intriguait le patron qui semblait réticent à lui resservir une boisson.

— Joey, mon ami, ça ira mieux quand tu m'auras rempli à nouveau ce verre d'une bonne dose de genièvre³, répondit-il en remuant son verre vide.

— Tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette. T'es sûr de vouloir remettre ça ? Ce n'est pas dans tes habitudes.

— Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? Qu'est-ce vous avez tous à me reprocher je ne sais quoi. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas retrouvé de boulot. Je n'ai pas demandé à être chômeur.

Le ton était monté d'un cran et quelques clients s'étaient retournés pour dévisager Francis d'un air peu amène.

— Quoi, vous voulez ma photo ?

— Calme-toi Francis, je vais te le servir ce verre.

Le barman s'empressa de remplir le récipient, mécontent de la tournure que pouvaient prendre les événements. Francis sourit et leva la main comme pour porter un toast, puis engloutit la moitié du liquide d'un trait, grimaçant de nouveau quand l'alcool lui brûla l'œsophage.

— Demain, c'est l'anniversaire de mon petit Léo, annonça-t-il à la cantonade. C'est son anniversaire et je lui ai acheté un putain de camion de pompiers. Sûr qu'il va adorer ce putain de camion mon gosse. Je devrais être content, vous allez dire. Eh bien non ! Ma conne de femme a tout gâché, elle m'a reproché de ne pas avoir trouvé un job et qu'on soit dans la mouise. Comme si le travail courait les rues !

Plusieurs commentaires fusèrent du bar et de la salle. Certains individus compatissaient, eux-mêmes touchés par le chômage, d'autres froncèrent les sourcils en voyant un homme passablement éméché.

— Ça suffit Francis, avertit Joey. Tes problèmes de couple, tu les gardes chez toi. On n'a pas besoin de les connaître.

3 Eau-de-vie de la région.

Chacun ses soucis...

Faisant fi des remontrances du barman, il continua sur sa lancée.

— Non contente de me faire des reproches, je découvre qu'elle me dissimule des choses. Vous y croyez, vous ? Ce n'est pas digne d'une épouse que de cacher des choses à son mari.

Tout le monde écoutait à présent le trublion, curieux de découvrir ce que l'épouse pouvait cacher. Sûrement un amant ! Cela expliquerait le comportement de l'homme. Joey était embarrassé et commençait à sentir l'exaspération monter. Un rire fusa dans la salle, le spectacle fournissait un dérivatif que la plupart des clients appréciaient. Francis contemplait la salle qui tanguait passablement, l'empêchant de penser convenablement. Il ressentait le besoin de se confier et les clients lui offraient la tribune adéquate.

— Ma... ma femme pense que jeter des lettres d'huissiers, des mises en demeure, s'il vous plaît, ça va résoudre tous nos problèmes d'argent. Francis émit un rire obscène et secoua la tête. « Quelle idiote ! ».

Il se retourna et s'accouda au bar en marmonnant. Joey s'approcha discrètement et lui parla doucement. Les clients étaient revenus à leurs propres discussions ou préoccupations, se désintéressant de l'ivrogne calmé.

— Je crois que tu as un peu trop bu Francis et je suis inquiet pour toi. Ce n'est pas l'alcool qui va arranger tes affaires. Pense à ta femme, à tes gosses. C'est bientôt l'anniversaire de ton gosse, tu ne voudrais pas qu'il en garde le souvenir d'un papa éméché ?

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre, j'en ai marre de faire du porte-à-porte pour m'entendre dire qu'on n'a pas besoin de moi. Marre de cette société de merde... J'ai voté Mitterrand et

tout ce que j'ai récolté, c'est mon licenciement.

Joey ne se laissa pas entraîner dans une discussion où la politique actuelle de gauche serait jugée responsable de tous les maux. Lui-même avait contribué à réélire le socialiste et ne reniait pas son vote.

— Ne sois pas pessimiste, tu retrouveras un boulot, j'en suis sûr.

Francis regarda le barman, ne sachant pas s'il devait rire ou pleurer de l'insouciance de son vis-à-vis. Ce n'était pas lui qui était en galère et désespérait de recouvrer une vie normale. C'est vrai que l'alcool n'allait pas arranger les choses, mais cela permettait d'oublier un moment son découragement. Il repensa à Léo et Nathan, au plaisir qu'aurait son cadet en découvrant demain le camion de pompiers et décida de rentrer chez lui, désabusé. Ses dernières paroles, jetées à la figure d'Isabelle, lui revinrent à l'esprit et il en éprouva une immense culpabilité. Jamais, dans leurs disputes, il n'était allé si loin dans les invectives. Était-il seul responsable ? Il n'avait plus les idées parfaitement claires et renonça à chercher une réponse.

— Tu as raison Joey, je crois que j'ai dépassé ma dose, il est temps que je rentre chez moi.

Le barman se fendit d'un sourire compréhensif et acquiesça de la tête.

— C'est plus raisonnable, je suis content que tu reprennes le dessus. Ça m'attriste de te voir dans cet état. Va préparer l'anniversaire de ton fils et passe une bonne soirée avec lui. La vie est trop courte pour laisser passer les moments de bonheur. Francis ne releva pas la philosophie de comptoir de son ami et chercha maladroitement dans son portefeuille un éventuel billet pour régler ses boissons. Devant la difficulté à trouver l'argent nécessaire pour payer, il sentit monter un sentiment de honte d'être ainsi tombé si bas.

— T'embête pas, aujourd'hui la tournée est pour moi. Rentre chez toi et profite de ta famille. Francis remercia le barman avant de gagner la sortie d'un pas maladroit.

Sur le trajet de retour, il repensa aux paroles du barman : Joey ne se trompait pas, le bonheur est volatil. Sans qu'il s'en rende compte, les derniers jours d'une vie normale allaient bientôt faire place au début d'un désastre familial, un parmi tant d'autres.

Chapitre 5

Après mon anniversaire, Papa se remit à chercher du travail, parcourant les offres d'emploi et se présentant spontanément dans les entreprises de la région. Devant les nombreux refus, son moral en prit un coup et sa sensibilité était à fleur de peau. Il ne retourna pas au bar de Joey mais fréquenta d'autres endroits à Roubaix, où il se confiait à travers l'alcool. Il y retrouvait d'autres chômeurs comme lui dont la rancœur envers la société grandissait à chaque discussion.

La lettre de mise en demeure reçue précédemment fut suivie de la visite de l'huissier deux semaines plus tard. L'homme arriva un soir, alors que nous allions passer à table. Nathan et moi prenions notre bain, quand la sonnette de l'appartement retentit. Loin de nous soucier de cette visite impromptue, nous continuâmes de batifoler dans la baignoire attendant que Maman vienne nous sortir. Nous entendîmes bien une conversation ponctuée de protestations de la part de nos parents, mais je n'y prêtais pas attention, tout occupé à noyer un canard de plastique. Nathan, plus concentré, essayait de comprendre les échanges entre les adultes, les sourcils froncés.

Las de voir mon frère aussi inattentif à nos jeux, je l'aspergeais d'eau mousseuse.

— Arrête Léo !

— Pourquoi tu ne joues plus ? Qu'est-ce que tu fais ?

Nous entendîmes la porte d'entrée claquer, suivi des pleurs de Maman et des cris de Papa. Immobile dans la baignoire, je n'osais plus bouger, écoutant la nouvelle dispute des parents. Je tremblais malgré la douceur de l'eau. Nathan enjamba le rebord et commença à s'essuyer avec la serviette que Maman avait préparée. Habillé de son pyjama, il sortit de la salle de bains, me laissant seul et désemparé. Je ressentais un malaise comme à chaque fois que nos parents se criaient dessus ; surtout quand Papa criait, car Maman gémissait la plupart du temps ou pleurait le visage dans les mains. L'attente dura une éternité, je me sentais abandonné et frissonnais de froid. La porte d'entrée claqua à nouveau, je sursautais et me mis à pleurer en appelant Maman. Nathan revint quelques minutes plus tard, il avait les yeux rougis et essayait de faire bonne figure. Il attrapa la serviette et s'approcha de moi.

— Allez ! Sors de là, je vais t'essuyer.

— Et Maman, pourquoi elle ne vient pas ?

— Elle ne se sent pas bien et m'a demandé de te sortir du bain et de t'habiller.

Perplexe et angoissé, je me pliais aux instructions de mon frère, qui, pour la première fois, prenait la place de Maman. Je n'osais pas le contrarier et me laissais guider comme un automate, dans l'attente de retrouver ma mère et de dissiper mon malaise. Quand je revins finalement dans le salon, je la trouvai assise dans un fauteuil, les joues baignées de larmes et regardant le sol, ce qui me fit à la fois redoubler mon anxiété et mon sentiment d'incompréhension. Je ne pouvais pas me permettre de la déranger dans cet état, aussi je restais silencieux. À huit ans, voir la dissolution de sa famille me saisissait d'une peur incontrôlable. Je me sentais impuissant